



Août 2016

**COMITÉ DE LECTURE
DU
CENTRE DES ÉCRIVAINS DU SUD**

**La rentrée littéraire 2016
a été soumise
au Comité de lecture.
Il a fourni 106 notes
portant sur 56 romans.**

**Les romans analysés sont classés
par ordre alphabétique d'auteur.**

Santiago AMIGORENA, *Les premières fois* (P.O.L)

L'auteur poursuit son autobiographie, s'arrêtant ici sur ses 15-16 ans et son second exil à Paris. Portrait sans complaisance de lui-même nommé "têtarde graphophile", cette période décrit la naissance d'une vocation d'écrivain et les hésitations entre enfance et passage à l'âge adulte, entre amours et amitiés. Bien-sûr c'est nombriliste, ponctué d'extraits de son journal de l'époque- ce qui ne facilite pas la lecture- mais ce retour sur les années 70 et la comparaison avec l'époque qui lui succédera n'est pas sans intérêt.

C. G.

Metin ARDITI, *L'enfant qui mesurait le monde* (Grasset)

J'ai beaucoup aimé ce livre. Ecriture très fluide, structure du livre très aérée : nombreux chapitres, assez courts dans l'ensemble, l'intérêt du récit est soutenu. Les personnages principaux sont "de belles âmes". L'enfant autiste, Yannis, est très attachant et la relation qui se noue entre lui et Eliot très émouvante.

L'auteur s'est apparemment bien documenté sur les sujets abordés :

- l'autisme qui est la trame du livre ;
- la situation actuelle de la Grèce vue par ses habitants.

P. V.

Metin ARDITI, *L'enfant qui mesurait le monde* (Grasset)

L'idée est intéressante. Le parallèle entre la progression des deux personnages, le vieil homme qui cherche à se reconstruire après la mort de sa fille et le petit autiste qui découvre peu à peu comment apprivoiser le monde, se construit petit à petit, dans une progression assez bien menée. Reste l'intrigue qui met en scène la construction du projet immobilier dans le village, les péripéties autour des compromissions politiques, et le fond général, la situation de la Grèce. On oscille entre vérité politique, fiction un peu facile, et le tout n'est pas dénué d'angélisme. Cela reste un peu confus, et l'articulation manque de netteté en général. Le tout laisse une impression assez mitigée, de mélange pas très bien mené.

E. G.

Sophie AVON, *Le vent se lève* (Mercure de France)

Récit sympathique de la traversée à la voile par un frère et une sœur de la Rochelle au Brésil (dans les années 1970).

Récit chronologique en 3 parties :

1 – "ce qu'on laisse" : la famille, les amis, les amours...

Journal de bord de la navigation, les rencontres...

2 – "le goût du paradis" : farniente au Brésil pendant 4 mois

3 – "ce qu'on a perdu" : retour difficile, renouer les contacts, impossibilité

de parler de son expérience, impression de se sentir nulle part à sa place...
Pas désagréable à lire, mais banal et à la fin pour moi le vent est retombé !

E. F.

Sophie AVON, *Le vent se lève* (Mercure de France)

Ce court roman se lit facilement mais ressemble plus à un journal de bord sans relief qu'à un roman.

Le départ ("Ce qu'on laisse"), pourrait être plus développé, approfondi et laisse un curieux sentiment de manque de réflexion de la part de Lili, l'héroïne du roman. En effet, elle vient de rencontrer l'homme de sa vie et décide de partir quand même, sans que le lecteur comprenne bien ses motivations. Son frère Paul est dans la même situation et fait passer le voyage avant sa relation avec la femme qu'il aime. On comprend mieux le départ d'une amie de Lili qui veut refaire sa vie et qui, elle, ne laisse rien. La suite n'apporte pas de vues complémentaires sur l'évolution psychologique de l'équipage du bateau.

Le chapitre suivant, le goût du paradis, met en scène les héros du roman avec des "amis de rencontre", sans insister sur les modifications psychologiques dues au voyage, à la solitude, l'éloignement des proches en France etc...

Le roman se termine en évoquant "Ce qu'on a perdu" et décrit la situation de Lili et ses réactions devant sa nouvelle vie. La visite de Lili à son père apporte quelques lumières et sort enfin le roman de la banalité.

Je vois mal ce court roman dans la sélection pour le prix.

J. M.

François BEGAUDEAU, *Molécules (Verticales)*

Un livre confus, inégal, mal écrit, avec une fin qui laisse penser que l'auteur aurait pu faire mieux. Pour le reste, une histoire de meurtre sur fond de carence sexuelle, un procès sans intérêt, des personnages qui ne sont ni crédibles, ni attachants, un livre pesant.

C. B.

Antoine BELLO, *Ada* (Gallimard)

Roman intéressant, accrocheur construit comme un roman policier au suspense réaliste, traité avec humour, sans les clichés du polar.

"Perspectives vertigineuses sur l'intelligence des machines".

Mais pourraient-elles égaler nos neurones moteurs, nos neurones du cortex, le lobe pariétal, l'hippocampe, les astrocytes, nos récepteurs synaptiques... ?

Pour nous humains il n'y aura aucun moyen technique (l'I.R.M. dévoile les processus électriques ou chimiques à l'œuvre dans le cerveau mais n'accède

pas aux sensations subjectives) d'être dans la tête de l'autre pour savoir ce qu'il ressent.

La question pour un robot c'est de savoir si son comportement sera suffisamment crédible pour lui attribuer un jour un ressenti, une pensée ou une conscience.

Pour moi, la question reste entière.

A. B.

Antoine BELLO, *Ada* (Gallimard)

Ce policier sur l'intelligence artificielle (IA) m'a beaucoup amusé. Pourquoi kidnapper un programme informatique conçu pour écrire des romans à l'eau de rose si ce n'est pour cacher une entreprise de plus grande envergure qui a déjà conçu les IA du discours politique, de l'article de presse, du compte rendu sportif, du cours magistral et même de ce roman où Bello nous fait évoluer dans toutes les règles de l'art du roman policier avec un détective plus vrai que nature? Si Ada, qui ne demande qu'à s'exprimer, manque de formes (elle n'est qu'un discours aux multiples expressions !), elle a beaucoup d'esprit, énormément de connaissances et elle nous en apprend beaucoup sur le système littéraire, sur le lecteur quand il n'est considéré que comme un consommateur dont la production cible les attentes. Nous vivons déjà le futur ! Je mets ce livre sur le dessus de la pile tant il est en adéquation avec notre monde.

O. P.

Antoine BELLO, *Ada* (Gallimard)

Je termine *Ada* au moment où France-inter évoque ce scandale qui atteint Facebook, lequel, se débarrassant de ses modérateurs humains, a confié à une intelligence artificielle la gestion des événements importants à ne pas manquer. Résultat, une scène pornographique.

Le premier mérite du livre d'Antoine Bello c'est de nous avertir que nous sommes déjà aux mains des intelligences artificielles, guidées par elles, rassemblés en troupeaux. Pourtant mine de rien, l'intelligence artificielle à laquelle il fait allusion paraît bien anodine, une fabrique industrielle de romans sentimentaux. Mais dans les recettes narratives, ne voyons-nous pas poindre nos attentes de lecteurs ? Est-on encore prêt à se laisser surprendre par la littérature ? Quel sort réservons nous à ce qui nous dérange ? Ne faisons-nous pas la part belle aux page-turner ? Bref, d'ateliers d'écriture en recettes de succès ne sommes-nous pas en train de faire le lit des intelligences artificielles ?

Le second mérite de ce livre, c'est tout en nous parlant de roman d'amour (beaucoup, mais *Ada* est décorporée et ne s'exprime que par la parole) de nous piéger dans un vrai policier conçu selon les règles du genre avec un

héros qui porte le chapeau de tous les détectives que nous avons connus, mais dans une histoire contemporaine avec des entités d'un nouveau genre. J'ai trouvé que ce roman qui emprunte de nouveaux modes d'expressions tout en restant collé à la littérature classique trouverait aussi son public parmi ces lecteurs familiers des nouvelles technologies qui voient des pokémons là où je continue à admirer des fleurs.

L. D-R

Antoine BELLO, *Ada* (Gallimard)

Qu'est-ce qu'un roman ? Qui l'écrit ?

Franck, l'inspecteur de police qui enquête sur la disparition de Ada, une machine d'intelligence artificielle, développée pour écrire des romans à l'eau de rose et faire gagner beaucoup d'argent à ses concepteurs et leurs actionnaires ?

Ada, qui a manipulée Franck pour écrire un deuxième roman de plus grande ambition, éligible au prix Pulitzer ?

Antoine Bello, le romancier qui a construit son roman de main de maître et embarque son lecteur ?

Le lecteur qui, le livre refermé, cueille avec gourmandise toutes les pistes de réflexion que lui inspire sa lecture ?

Une grande réussite.

M. B.

Antoine BELLO, *Ada* (Gallimard)

Ada est le nom d'une intelligence artificielle top secret - sa mission : écrire des romans à l'eau de rose - mais le problème c'est sa disparition. Ce récit policier écrit dans un style américain (pas étonnant que l'auteur vive aux Etats-Unis) avec la figure de l'enquêteur qui ne rentre pas dans le rang nourrit quelques ambitions. Porter un regard critique sur la société américaine et surtout sur le monde des nouvelles technologies, mais aussi sur l'état de la littérature. Ce regard ne manque pas d'humour et peut être cinglant? C'est bien mais rien de sensationnel.

C. G.

Tonino BENACQUISTA, *Romanesque* (Gallimard)

Etrange histoire d'amour fou, rêvé, réel, histoire imbriquée entre un passé de plus en plus fantasmé, et un présent assez inconsistant. On se désintéresse assez vite de ces aventures rocambolesques, invraisemblables. La déambulation à travers le temps et le monde reste purement descriptive. Si on est dans la fable, quelle en est la signification ?

E. G.

Tonino BENACQUISTA, *Romanesque* (Gallimard)

Deux couples en fuite, l'un pris dans un road movie aux USA, l'autre au cœur

d'une pièce de théâtre "Les mariés malgré eux". Benacquista voudrait que les deux histoires se complètent, se répondent et rebondissent l'une sur l'autre mais les situations sont trop éloignées et l'amour n'arrive pas tout seul à créer une jointure entre les deux. Trop de romanesque tue le roman.

L. D-R

Michel BERNARD, *Deux remords de Monet (La Table ronde)*

À partir de quatre tableaux de Monet : "Femmes au jardin", "La femme à la robe verte", "La capeline rouge" et "Camille sur son lit de mort", Michel Bernard esquisse une biographie succincte et un peu chaotique de Claude Monet dont la partie la plus intéressante concerne les débuts de son œuvre liée à Camille, la femme qui l'inspire. Michel Bernard excelle dans les descriptions mais un tableau même bien décrit est un tableau qui n'existe pas si on ne l'a pas devant les yeux.

L. D-R

Jacques-André BERTRAND, *Biographies non autorisées (Julliard)*

Un écrivain, poète, philosophe, livre ses réflexions sur ce qui est le propre de l'homme dans de courtes biographies (Dieu, Mélancolie, la Vague, le Temps, ...) fantaisistes mais aussi cultivées, intéressantes et tout à la fois émouvantes et drôles.

Des textes au style clair, soigné, vibrant de nos émotions, de nos larmes, mais dominé par le sourire, l'humour qui est "la quintessence du tragique et la meilleure arme du guerrier" (p.68).

M.-E. L.

Jacques-André BERTRAND, *Biographies non autorisées (Julliard)*

J'ai aimé avec réserves. Les textes sont assez inégaux. Je dirais que c'est du La Bruyère en moins bien.

H. V.

Solange BIED-CHARRETON, *Les visages pâles (Seuil)*

Ce n'est pas le coup de foudre! Je me suis un peu ennuyé à la lecture de ce livre un peu longuet. La plupart des personnages vivant à notre époque (2013) en France sont issus de familles bourgeoises et aisées. Ils ont fait des études supérieures et vivent à fond dans le monde des réseaux sociaux, du numérique et de la consommation. C'est un monde qui ne m'intéresse pas, même si le livre semble avoir pour objet d'en faire une satire. Pas mal de longueurs, fin du roman un peu précipitée, style d'écriture parfois difficile à suivre.

P. V.

Guy BOLEY, *Fils de feu* (Grasset)

Dès la première page le récit saisit le lecteur comme il a dû s'imposer à son auteur et en faire un écrivain. Dans un monde dur, où hommes et femmes se mesurent à la matière, l'enfant fabrique des récits comme des boucliers de mots pour préserver l'humanité de chacun. Le malheur arrive qui entraîne violence et folie. De ce passage, peu de choses sont dites. Dans l'attente d'un livre à venir qui s'imposera ? Maintenant l'enfant est devenu adulte. Le récit s'apaise mais l'écriture est toujours aussi précise et pleine de sens. Quand lire est un bonheur.

M. B.

Vincent BOREL, *Fraternels* (Sabine Wespieser)

Livre de science-fiction dont la lecture m'a véritablement ennuyée. Je suis cependant allée jusqu'au bout des 553 pages (!!!) car un certain développement de l'intrigue est apparu dans le 3ème livre. On assiste à l'accumulation de tous les poncifs : l'horreur du développement d'un monde hyper-connecté et robotisé, le retour à la terre de zadistes de la Durance, la paupérisation des campagnes due à un chômage de masse en lien avec le progrès technique, le mépris des gros capitalistes, et pour sauver le tout une longue histoire de musulmans prêchant un Islam rénové, débarrassé des contraintes de la Loi, et censé changer le monde par l'amour. En fait, cet amour est essentiellement dû à la substance aphrodisiaque transmise par un nouveau djihadisme... Ce serait donc l'érotisme qui sauverait le monde... (On est loin de Levinas et de son humanisme traduit par le respect du "visage de l'autre".) En outre, je n'ai pas compris ce que venait faire dans ce livre l'histoire de l'horloge "à l'envers" au Pérou. Le thème est identique, mais je n'ai pas trouvé de lien logique entre les deux histoires. C'est le travail des informaticiens qui aboutit à la privation totale d'électricité sur toute la terre ; et la "punition" du ciel figurée par un robot échappant à tout contrôle humain et venant s'écraser sur les tours de la Défense est une idée valable... Un chapitre a trouvé grâce à mes yeux: le 12 intitulé "Grillé". C'est peu sur 47!

F. M.

Nina BOURAOUI, *Beaux rivages* (JC Lattès)

Depuis *La Voyeuse interdite*, j'attends de lire un nouveau roman de NB de cette qualité. Ce ne sera pas encore *Beaux rivages*. On nous promet un roman d'amour universel et je ne vois qu'un chagrin d'amour qui s'étale de janvier 2015 à l'automne de la même année, marqué au début, à la fin de l'histoire, par les deux attentats terroristes dont Nina Bouraoui ne tire pas grand chose, sinon montrer que la rupture explose dans la vie de son

héroïne et « que le vrai danger est à l'intérieur de nous »²³⁴. Elle attend, accepte, refuse, maigrit... consulte le blog de sa rivale qui lui signale la progression de sa victoire à travers une sémiologie contemporaine qui pourrait faire penser que la jeune femme quittée, dans un délire d'interprétation paranoïaque, devient folle. Mais NB ne suit pas plus cette piste que celle de sa relation avec la psychanalyste dont elle tombe amoureuse. Elle tombe dans les grandes déclarations "Parfois je me demande si le bonheur existe..."²⁴³

Tourne en ce moment en tube une chanson qui lui donne la réponse.

S. L.

Frédéric BOYER, *Yeux noirs* (P.O.L.)

Je reste perplexe. Un beau titre, un beau sujet : le temps, l'amour. Une odyssee dans la mémoire pour arriver en vue du traumatisme fondateur d'un tout jeune enfant. Les mots de l'adulte fabriquent les souvenirs qui baliseront le chemin, mais la phrase parfois s'obscurcit, encalamine le propos. St Paul appelé à la rescousse n'est d'aucun secours. Racine aurait été un bien meilleur guide. Dommage.

M. B.

Bernard CHAMBAZ, *À tombeau ouvert* (Stock)

Vie et mort d'Ayrton Senna, dieu éphémère des circuits automobiles. Tout au long de cette biographie romancée d'A. Senna, Bernard Chambaz nous replonge au cœur des années 70-90, dans l'atmosphère "de bruit et de fureur" des courses automobiles. En vérité, c'est un prétexte pour évoquer la mémoire de son fils Martin parti lui aussi en pleine jeunesse.

Le style dépouillé, sans fioritures, contribue à rendre ce récit très tonique comme la vie d'A. Senna, trop brève mais si intense.

G. V.

Bernard CHAMBAZ, *À tombeau ouvert* (Stock)

Le sujet du livre est la mort d'Ayrton Senna sur le circuit d'Imola.

A mon avis ce n'est pas un roman. Pour qui n'a aucun rapport avec la course automobile, ce livre ne présente pas grand intérêt. Les échappées sur l'antiquité, les Etrusques, Achille... m'ont semblé complètement déplacées.

C.

Fanny CHIARELLO, *Le Zeppelin* (L'Olivier)

Dans un lieu n'appartenant pas à la logique du réel (p.10), sans intérêt particulier, treize personnages parlent, vivent leurs existences plutôt ennuyeuses et décousues.

Un texte volontairement décousu (suite de séquences), un style qui l'est parfois aussi, pour témoigner de l'ordinaire nature humaine... Un Zeppelin qui passe, cristallisateur et révélateur de ces humains ordinaires. Il transporte aussi sa petite société décousue... Narration contrastant avec d'étonnants chapitres de précisions historiques et techniques.

La lecture de cette vision triste très surréaliste paraît parfois compliquée mais des réflexions, des petits sourires (à la Boris Vian, Queneau) et des émotions poétiques touchent le lecteur.

M.-E. L.

Catherine CUSSET, *L'Autre qu'on adorait* (Gallimard)

Les jeunes professeurs de Catherine Cusset se situent dans la catégorie supérieure des brillants normaliens qui préfèrent à la vieille Europe les USA où ils vont chercher la consécration suprême, un poste dans une université américaine, sans lequel on ne compte pas en France. Tout le monde n'obtient pas comme Catherine un poste à Harvard (ou Yale, je ne sais plus), et elle décrit un monde d'une violence, d'une rigueur, d'une compétition et d'un contrôle qui ferait passer pour bien anodins nos difficiles concours assortis de fonctionnariat.

Donc tout le monde est reçu à Normale, tout le monde part aux USA vivre le rêve de réussite absolue, tout le monde sauf Thomas, comme par hasard le plus brillant. En entomologiste, C. Cusset examine les espoirs et les échecs de ce camarade qui tombe de Charybde en Sylla, d'Universités de moins en moins cotées, d'engagements de plus en plus éphémères, pendant que les unes après les autres ses amours avec des filles sublimes se défont et échouent. Thomas est bipolaire et la vie qui parfois l'exalte n'est bientôt plus qu'un poids insurmontable dont seule la mort pourra le délivrer.

Je ne suis pas persuadé que les pages écrites sur sa bipolarité, que C. Cusset oblige Thomas à lire et à commenter, l'aient beaucoup aidé. Titre sublime, témoignage déchirant même si je préfère les livres plus romanesques de C. Cusset.

O. P.

Catherine CUSSET, *L'Autre qu'on adorait* (Gallimard)

Catherine Cusset retrace à son ami Thomas (?) sa vie, jusqu'à son suicide à 39 ans, qu'elle annonce dès le prologue. Cette chronique factuelle, qu'un "tu" répétitif alourdit encore, n'a pas besoin de ce parti-pris d'écriture pour plomber le moral du lecteur. Car Thomas est bipolaire et de grandes exaltations en profondes dépressions il s'enfoncé irrémédiablement, faisant de ses amours et de ses espérances professionnelles un échec total. Le contexte est assez conventionnel avec le va- et- vient entre le monde des

grandes écoles parisiennes et celui des universités américaines. CC n'évite ni phrases toutes faites ni répétitions, aussi, une fois compris le propos, je n'ai eu qu'une hâte : en finir. Pauvre Thomas !

M. B.

Sophie DAUL, *La suture* (Philippe Rey)

L'auteure voyage dans le passé de sa mère, Nicole, une femme mystérieuse cachée derrière ses larges lunettes et la fumée de ses Gitanes. Essayer de savoir qui elle était avec comme indice quelques photos rassemblées dans une boîte à chaussures... Une lecture agréable, de belles rencontres avec les personnes qui ont connu Nicole... Pour moi, pas de quoi en faire un prix littéraire.

N. K.

Sophie DAUL, *La suture* (Philippe Rey)

Un joli titre pour évoquer la construction de ce court récit autobiographique poignant. L'auteur a relié les deux parties de sa chair qui se rencontrent sur le papier : celle à qui elle a donné vie (sa fille morte prématurément à 16 ans) et celle qui lui a donné vie (morte 30 ans auparavant). La première faisait l'objet de son 1er roman et aujourd'hui c'est une enquête cathartique que Sophie Daul mène sans pathos, à la découverte de ses origines, et surtout de sa mystérieuse mère.

C. G.

Jean-Baptiste DEL AMO, *Règne Animal* (Gallimard)

Métaphysique, philosophique, sociologique, *Règne Animal* analyse le rapport entre l'homme et l'animal et de fait pose le problème du devenir de notre humanité.

La maltraitance des animaux va-t-elle détruire notre civilisation ?

L'homme par son comportement reste-t-il fondamentalement un animal ?

Le roman construit en deux parties s'appuie sur l'analyse du monde paysan : - la 1ère partie en décrit la violence et la dureté à travers la vie d'une ferme et ses habitants au début du 20^e siècle ; - le récit reprend dans sa seconde partie le cours actuel de la vie de cette même lignée pour en faire le désastreux bilan.

L'écriture poétique de Del Amo nous fait pénétrer à l'intérieur de ce monde violent et secret et ses personnages bouleversants.

Fracassés par la vie, s'interdisant toute tendresse ou humanité, ils peinent à maîtriser une nature dont dépend leur survie et dont la puissance et la beauté nous éblouissent. Un très grand livre.

C. B.

Jean-Baptiste DEL AMO, *Règne animal* (Gallimard)

Un roman halluciné qui retrace sur cinq générations la vie d'une exploitation agricole dans le Gers. Un livre ambitieux sur l'humanité en proie à ses dérives eugéniques. Une très belle écriture qui épuise les images qui surgissent en feu d'artifice dans une telle accumulation de détails que l'on se demande si beaucoup n'est pas trop. Exemple : que l'on descende le cercueil du père par un jour de pluie dans une fosse pleine d'eau, très bien. Que dans cette fosse nage un beau crapaud, parfait ! Qu'on demande à la fille du défunt de descendre l'attraper, très beau ! Fallait-il en plus que le sang, et pas n'importe lequel, coulât ? Je n'évoque ici qu'un enterrement, expérience commune à nous tous, pas la castration des truies, ni l'enfant à la tétine (de truie), ni les chats à deux têtes, ni l'infection de la porcherie toute entière, ni tout ce qui se presse, grouille, suinte, s'excrète dans ce roman plein jusqu'à déborder. Une telle avalanche d'odeurs, de sensations et d'images m'a souvent submergé (toujours dans l'étonnement et l'admiration), avec parfois une vague impression de déjà vu - le cinéma ? la littérature ? Faulkner, un peu, Melville, beaucoup ?- sans reconnaître vraiment. Tout va si vite dans ce roman en fusion. A coup sûr un grand écrivain.

O. P.

Négar DJAVADI, *Désorientale* (Liana Levi)

Un 1er roman à recommander ! Une conteuse est née : venue d'Iran, elle nous plonge dans l'histoire de sa famille- très pittoresque (parfois on n'est pas loin *des Contes des 1001 nuits*) - sur 3 générations. Un voyage dans le temps mais aussi de l'Orient à l'Europe avec Paris comme terre promise... Elle n'hésite pas à aborder frontalement le choc des cultures, la notion d'exil, la famille, la mémoire à travers une construction kaléidoscopique et une écriture cinématographique étonnantes.

C. G.

Jean-Paul DUBOIS, *La succession* (L'Olivier)

L'humour noir de l'auteur nous attache à son récit aussi sûrement que le héros ne peut échapper à la malédiction familiale. Il y succombera malgré toutes ses tentatives pour partir très loin de chez lui, abandonnant son métier de médecin pour être joueur professionnel de pelote basque à Miami. Mais la mort du père, la succession à régler, le remettent dans les rails du destin familial mortifère. C'est drôle et désespéré comme peuvent l'être les histoires de famille.

M. B.

Jean-Paul DUBOIS, *La succession* (L'Olivier)

Ce Dubois-là m'a charmé. Il commence comme un Fante (le chien Watson, la Triumph, les pastilles Fisherman's Friend, ...), j'en ris encore. Il se déroule

comme l'Hemingway du Soleil se lève aussi, même mélange d'intensité poétique et de prosaïsme technique pour célébrer un sport qui est une passion.

A travers les atermoiement de la vie immature d'un héros qui refuse d'entrer dans le vif de l'existence, JPD rend bien ce « territoire de l'éphémère » qui le fait aller et venir au gré des rencontres, sans véritables attaches, et le récit qui épouse cette errance géographique et psychologique laisse souvent la place aux anecdotes.

Après la découverte des carnets du père, tard dans l'histoire p.176, le roman prend un ton plus chagrin, plus sentimental, qui lui enlève de sa force et le fait un peu piétiner (retour aux USA, retour sur les plages basques, retour sur les personnages). Je sais bien qu'il s'agit d'une succession dans tous les sens du terme et qu'après avoir longtemps lutté contre son atavisme, le héros cède à la maladie familiale. Mais fallait-il que tout soit si exactement déterminé : reprise du cabinet médical, reprise des euthanasies**, et à trois étages près même suicide par défenestration ?

** J'ai craint qu'il n'euthanasie aussi Ingvild.

O. P.

Jean-Paul DUBOIS, *La succession* (L'Olivier)

Voilà une histoire tragique racontée avec tendresse, humour et un brin d'absurdité. Ce roman nous fait connaître le milieu des joueurs de pelote basque professionnels et nous balade entre Pays basque et Etats-Unis. J'ai apprécié ce livre malgré la désespérance qui s'en dégage, cet auteur me fait penser à Boris Vian. À découvrir.

N. V.

Ghislaine DUNANT, *Charlotte Delbo* (Grasset)

Ce livre - document riche et intéressant - conduit le lecteur à la rencontre d'un être d'exception.

Charlotte Delbo est une femme libre. Résistante, secrétaire particulière de Louis Jovet pendant plusieurs années. Les circonstances douloureuses de sa vie (emprisonnement politique, déportation sous la férule nazie) la conduisent presque jusqu'à la perte de soi mais la révèlent aussi dans toute sa force et sa lucidité. Richesse et intérêt des thèmes, noblesse du sujet, profondeur de la réflexion, intégrité intellectuelle par laquelle le lecteur est renvoyé très souvent à l'œuvre elle-même de C. Delbo, profondeur de la réflexion, maîtrise et équilibre de l'expression font que j'ai vivement apprécié ce livre.

Ch. B.

Ghislaine DUNANT, *Charlotte Delbo* (Grasset)

Charlotte Delbo était une femme remarquable, engagée (pour de nombreuses causes, d'ordre politique, féministe), mais libre, s'affranchis-

sant après guerre de tout parti ou chapelle, c'est une des raisons pour laquelle elle reste à l'écart des grandes figures de la Résistance, de la littérature..., méconnue pour beaucoup d'entre nous. Cette biographie, nous offre une lecture analytique de son œuvre littéraire et (réhabilite) rend hommage à cette voix singulière qui a recouvré la vie au sortir du camp d'Auschwitz grâce justement aux mots : "dire au monde ce que c'était" car "aucun de nous ne reviendra", reprenant un vers d'Apollinaire pour écrire son 1er texte (publié 20 ans après sa rédaction) ...

C. G.

Lionel DUROY, *L'Absente* (Julliard)

On reprend l'histoire où on l'avait laissée dans le roman précédent, c'est-à-dire à la vente de la maison après la séparation du héros avec sa femme. Et on la poursuit comme dans le précédent roman par d'interminables et épuisantes courses à vélo entrecoupées à chaque étape par des scènes d'amour puisque le héros est attendu d'hôtel en hôtel par une lectrice passionnée de son œuvre et de son corps. Pour bien nous persuader que nous sommes dans un roman de Duroy, retour sur le traumatisme primitif de l'expulsion de la famille de Toto de l'appartement de Neuilly. Les souffrances morales et physiques de Duroy sont ici à leur maximum, c'est à peine s'il tient sur son vélo.

L. D-R

Eric FAYE, *Éclipses japonaises* (Seuil)

Des Japonais et des Japonaises sont enlevés et emmenés en Corée du Nord dans le but de transformer des Japonais en parfaits Coréens. Cette fiction historique n'est pas à mon avis de la grande littérature mais dès le début on est pris par le récit. Les "enlevés" japonais ne communiquent pas entre eux tellement ils sont terrorisés par la surveillance dont ils sont l'objet. Un peu invraisemblable: la jeune japonaise de 13 ans qui doit faire passer toute la culture et la langue japonaises dans le mode de vie des Coréens.

A.-M.

Eric FAYE, *Éclipses japonaises* (Seuil)

Le roman traite un sujet rare et peu connu, l'enlèvement par la Corée du Nord de Japonaises destinées à former des espions coréens capables de se faire passer pour des Japonais. On est pris par l'intrigue, menée dans une narration dépouillée, sèche, où les drames personnels percent sans discours interprétatifs. On est un peu étonnés de voir édifiée une Corée du Nord suggérée comme un monstre terrifiant, alors que dans les faits les peines infligées sont relativement faibles, les personnages assez bien traités, cela

paraît manquer de cohérence. Dans le circuit des intrigues autour des personnages, il manque une vraie structure qui donne un sens général à l'œuvre.

E. G.

Eric FAYE, *Éclipses japonaises* (Seuil)

Histoires extraordinaires que celles de ces personnes enlevées, rééduquées en Corée du Nord qui deviennent à leur tour des rééducatrices tout en vivant dans la nostalgie du passé interdit et dans la dissimulation de leur identité tout en affichant et en se conformant à la personnalité dont on les a officiellement affublées.

Eric Faye montre bien le soupçon qui gangrène des vies passées à simuler, sans pour autant arriver à recouvrer la vérité dans un système d'une telle perversité qu'il utilise ces personnes transformées en personnages à devenir les acteurs de leurs vies antérieures scénarisées à l'idéologie du cru !

La fiction entretenue par le régime nord-coréen se marie si naturellement avec le romanesque propre à Eric Faye que nous nous trouvons plongés dans les arcanes d'un vrai roman d'espionnage.

L. D-R

Eric FAYE, *Éclipses japonaises* (Seuil)

Inspiré de faits réels, le récit plein de délicatesse de vies bouleversées, celles de japonaises enlevées par la Corée du Nord pour former à leur langue et leur culture des agents des services secrets.

Ces disparues sont durement rééduquées avant de dispenser leur enseignement dans un isolement finalement protecteur.

Trente ans plus tard elles sont rendues à leur pays d'origine, mais sont-elles encore des japonaises ? Comment vivre après une si longue éclipse ?

Une écriture au présent pour signifier la vie hors du passé et de l'avenir de ces prisonnières. Attachant.

M.B.

Eric FAYE, *Éclipses japonaises* (Seuil)

A partir d'un fait divers peu connu et incroyable - l'enlèvement dans les années 60, de citoyens japonais par la Corée du Nord pour instruire des espions qu'on fera passer pour des japonais- l'auteur nous construit un thriller politique entre vérité historique et fiction romanesque. On suit avec curiosité ces vies détruites, on se demande comment cette histoire rocambolesque est possible et on a hâte de voir comment cela finit. C'est très bien écrit par quelqu'un qui connaît visiblement la culture japonaise.

C. G.

Gaël FAYE, *Petit pays* (Grasset)

Un récit alerte, alliant avec une certaine aisance humour, tendresse et trait parfois terrible. C'est un peu brouillon, pas toujours bien cohérent, et bien articulé, mais c'est une très bonne surprise.

E. G.

Philippe FOREST, *Crue* (Gallimard)

Dans une ville inconnue dégradée, un personnage inconnu, rencontre un chat inconnu, des voisins inconnus, et la crue du fleuve vient noyer sous ses flots tout cet ensemble. Sans repères spatiaux ni temporels, sans personnages et sans fil narratif, le texte peine à retenir le lecteur. Chaque phrase prise isolément peut aisément donner l'illusion d'un contenu intéressant, poétique, voire d'une portée générale intéressante, mais ces phrases s'empilent, se répètent, sans qu'aucune construction d'ensemble ne les portent à édifier un sens et à donner une direction. On a l'impression que l'auteur s'écoute, non sans complaisance, énoncer ce discours élégant, soigné, mais sans se préoccuper de lui donner un contenu. On est tenté d'évoquer certains films catastrophistes suggérant une fin de monde, mais qu'en est-il ? Une très vague allusion à une puissance dominante à l'Est qui serait organisatrice de ce désastre, mine la portée symbolique de ce Déluge. Bref, on ne sait pas de quoi on parle, pourquoi on en parle, et ce qu'on peut retirer de la lecture de ce non roman.

E. G.

Hélène GESTERN, *L'odeur de la forêt* (Arléa)

698 pages !

Très lénifiante cette histoire de mémoires à éclairer sur plusieurs générations dans des jeux de pistes qui empruntent des formes aussi diverses que des correspondances (incomplètes), des clichés (clandestins), un journal (codé), un roman (inachevé), une biographie (obsolète) et qui se déroule dans le milieu des conservateurs, universitaires, biographes et autres habitués de colloques qui se donnent ou se cachent des éléments d'une enquête multiforme. Sans compter la narratrice qui inscrit sa propre histoire dans le puzzle qu'elle s'acharne à reconstituer !

Hélène Gestern n'a pas peur du romanesque, elle lui fait une confiance aveugle. Non seulement elle en exploite toutes les formes littéraires mais elle se permet tous les retournements possibles tout en gardant à son roman une forme d'authenticité, celle dont on crédite par exemple les lettres des soldats au front.

Le texte coule dans une écriture désuète et rassurante qui n'est pas sans rappeler... Berthe Bernage (ou Ada et ses romans à l'eau de rose !) comment dire en ne disant rien tout en exploitant le sacrosaint « mystère » qui est l'agar agar de la littérature jeunesse. Pas un cliché ne manque (la chercheuse américaine, l'universitaire ambitieux, l'industriel véreux, la tante acariâtre, l'officier assassin...), tous les personnages sont donnés d'emblée et agissent aussi déterminés par leurs caractères que des animaux par leur instinct. Et on se demande quelle paresse voluptueuse nous pousse à lire ça jusqu'au bout.

O. P.

Yasmine GHATA, *J'ai longtemps eu peur de la nuit* (Rivages)

Deux histoires qui se répondent : celle de Suzanne, écrivain qui anime des ateliers d'écriture dans un collège, écrite à la troisième personne, et celle d'Arsène, écrite à la deuxième personne, en italique.

On comprend au bout d'un moment que ce récit est celui que l'écrivain écrit à la demande d'Arsène, enfant tutsi rescapé de l'horreur des massacres, accroché à sa valise vide d'objets mais pleine de souvenirs, récit qu'il est incapable de faire lui-même. Ces pages sont très fortes, les phrases utilisées courtes et précises leur conviennent très bien.

J'aime moins la partie concernant Suzanne. Parallèlement à son travail avec Arsène on suit son parcours personnel pour dire enfin adieu à son enfance et à son père mort alors qu'elle était encore petite (récit en partie autobiographique semble-t-il).

Ces deux histoires se rapportent aux traumatismes de l'enfance et aux tentatives pour en sortir, mais j'ai trouvé le récit concernant Suzanne assez plat à côté de celui d'Arsène qui est très beau.

E. F.

Yasmine GHATA, *J'ai longtemps eu peur de la nuit* (Rivages)

C'est un récit touchant : un enfant Tutsi réussit à s'enfuir du Rwanda, en se protégeant dans la valise que lui a donné sa grand-mère. Valise symbolique et doublement protectrice, elle est à la fois son double, le ventre maternel dans lequel l'enfant se réfugie, la carapace qui le sépare des meurtriers, et l'écho de cette grand-mère. Le livre installe un dialogue entre le discours du petit garçon, et le récit de celle qui lui permet par le jeu de l'écriture de libérer la parole, dialogue entre deux deuils, le deuil du Rwanda, de la famille du petit garçon, le deuil de son père pour Suzanne. Il y a là une idée intéressante, une exploration de la parole comme vecteur de retour à la vie, des personnages suggérés avec une certaine délicatesse. Néanmoins, le livre reste un peu mineur, il se referme sur cette double histoire et ne parvient pas à ouvrir vers un horizon qui mettrait les personnages en perspective

avec une humanité élargie. Le principe de l'alternance des deux discours est parfois un peu systématique, et patine parfois. Livre intéressant, chaleureux, mais qui manque de véritable envergure.

E. G.

Yasmine GHATA, *J'ai longtemps eu peur de la nuit* (Rivages)

Yasmine Ghata a écrit un livre que j'ai aimé. Ce roman est positif et plein de psychologie. Les deux principaux personnages, "Arsène" l'adolescent rwandais et "Suzanne" l'animatrice d'un atelier d'écriture, se reconstruisent après avoir revécu les émotions de leur enfance: angoisses, tristesses, colères..., face à l'inconnu de leur avenir.

Ce roman est à deux voix :

- celle d'Arsène, émotionnellement incapable d'écrire son histoire et qui la raconte à Suzanne - d'où l'emploi du "tu" et de l'*italique* -, celle de Suzanne et l'usage du "elle" avec de caractères normaux.

C. D.

Aurélien GOUGAUD, *Lithium* (Albin Michel)

D'une écriture ferme et précise, au format du texto, l'auteur m'a entraînée dans un monde totalement inconnu. Des trentenaires parisiens, gagnant bien leur vie avec des métiers sans intérêt, évaluent chaque instant d'un j'aime ou je n'aime pas. L'œil sur leur smartphone, ils se rencontrent de bar en bar dans la fumée des cigarettes et les sonos hurlantes. Une semaine sans fin et au bout un brusque départ sans projet à l'autre bout du monde. Fascinant.

M. B.

Aurélien GOUGAUD, *Lithium* (Albin Michel)

Quelques notes : avec des phrases courtes, des mots percutants, l'auteur nous entraîne comme dans un tourbillon dans un monde où deux personnes se perdent dans les réseaux sociaux, dans les soirées alcoolisées... Une rencontre partagée entre fougue de vivre et peur de s'engager. Un premier roman, pour moi prometteur. J'ai pensé aux romantiques, à Françoise Sagan dans "Bonjour tristesse"... Une bonne lecture.

N. K.

Aurélien GOUGAUD, *Lithium* (Albin Michel)

Ils n'ont pas trente ans et Paris, pour eux, est une fête. Beaucoup de sexe, d'alcool, de bruit, de joints sur fond de réseaux sociaux. En une semaine, Elle (qui joue les utilités dans une radio) va rencontrer Il (qui fait de la vente forcée). Le destin les conduit l'un vers l'autre par les tours et détours de nouveaux usages, portables, colocations et clic-clac, d'un monde dont AG

capte la moderne réalité. J'ai été très vite happé par son sens des formules, la rapidité de son écriture. Bonjour tristesse.

S. L.

Yannick GRANNEC, *Le Bal mécanique* (Anne Carrière)

Dans ce "Bal mécanique" (P. Klee), se suivent les histoires juxtaposées, communes ou distinctes de chaque membre d'une famille anticonformiste, amie des artistes antiacadémiques dans l'Allemagne des années 1900-1937, et de ses descendants actuels recherchant le tissage familial perdu, le retrouvant grâce à la peinture, "ce lien à travers le temps", à ces peintres qui ont "dit" en leur temps, à leurs tableaux qui "disent" encore actuellement, ceux du Bauhaus, divers courants artistiques nouveaux, tous là dans le texte comme ils furent "tous là" (p.518) dans l'exposition d'Art dégénéré à Munich en 1937.

Le texte se rallonge parfois dans la fiction (scènes de télé-réalité) mais l'on suit avec intérêt l'évocation vivante de ce monde artistique, intellectuel, lié à cette famille, entre travail, fêtes, angoisse ...

M.-E. L.

Yannick GRANNEC, *Le Bal mécanique* (Anne Carrière)

Confus, mal construit, personnages peu intéressants. Monde de la télé-réalité, complaisamment mis en vedette, sans qu'on comprenne l'intérêt de cette mise en valeur. Les « rapports » évoqués dans la présentation sont un faux suspense, puisqu'ils sont des ressorts explicites de la trame romanesque. Le roman n'apporte rien ni sur l'époque, ni sur le développement artistique. Les personnages, peu intéressants, manquent de cohérence.

E. G.

Cédric GRAS, *Anthracite* (Stock)

Un roman pour moi en demi-teinte, gris-noir, comme la couleur du charbon appelé "anthracite" extrait dans la région ukrainienne du Donbass, car je n'ai pas été embarquée dans le road trip que suivent les deux héros du livre au cœur du conflit de 2014. Est-ce parce que les luttes intestines entre pro-russes, indépendantistes, séparatistes... sont trop confuses, même pour les deux amis qui se tiennent à distance ? Est-ce parce que la vision qui se dégage de tout cela est bien pessimiste ? Au final, peu d'empathie pour les personnages et surtout pour cette histoire.

C. G.

Cédric GRAS, *Anthracite* (Stock)

Ouvrage intéressant, qui montre une vision de l'Ukraine en proie aux luttes indépendantistes, luttes internes, lutte externe contre la Russie, traînant son passé soviétique. Mais le fil narratif est très faible, l'histoire de ce road

movie est réduite aux rencontres des personnages, sans même une coloration picaresque, ou du moins où le picaresque à peine apparu se dilue et ne confère pas de dimension particulière, n'apporte rien ni à la représentation de l'histoire, ni aux personnages, ni aux minces scenarii narratifs. Roman ? L'auteur se laisse emporter par l'informatif au détriment de la création romanesque.

E. G.

Frédéric GROS, *Possédées* (Albin Michel)

Un roman historique dans l'acception conventionnelle du terme par l'auteur d'essais très intéressants comme *Le Principe Sécurité* ou *Foucault et la folie*. Frédéric Gros s'intéresse à l'affaire des possédées de Loudun et qui enfiévrâ la petite ville de 1632 à 1634, dans le temps même où le pouvoir royal s'acharnait à démanteler cette ancienne place de sûreté des huguenots pour la remplacer par la moderne Richelieu.

Si l'affaire publique repose sur des fondement religieux (les guerres de religions ne sont pas loin), elle prend en compte les rivalités au sein de la communauté catholique et le scandale de la présence de Grandier, un curé désigné par les jésuites, proche des protestants, protégé par le gouverneur du lieu et qui, malheureusement pour lui, engrossa la fille (de 14 ans !) d'un notable agissant qui le poursuivra à vie de sa haine.

L'affaire éclate dans le couvent des Ursulines (cet ordre a été particulièrement impliqué dans les affaires de possessions diaboliques) dirigé par la terrible Jeanne des Anges, peuplé, élèves et religieuses, par les filles de la communauté agissante et réactionnaire. Possessions et obsessions appelèrent diables et démons qui prirent le visage du curé séducteur. Pour Frédéric Gros, il s'agirait d'une manipulation orchestrée sur le modèle de l'affaire Gaufridy qui se déroula une vingtaine d'années plus tôt en Provence et conduite par le magistrat qui venait d'éradiquer la sorcellerie dans le Béarn !

Dès lors que la machination est lancée, elle va - par l'intermédiaire du père Joseph et de Richelieu- jusqu'au roi. Plus rien ne l'arrête, même pas une épidémie de peste qui élimine pourtant un tiers de la population. Et Grandier, le curé, semble bien inconscient, après une première incarcération, de s'obstiner à se pavaner à Loudun et de continuer à coucher avec ses paroissiennes. Sa fin, accumulation de toutes les tortures possibles, fut horrible.

Est-il l'auteur du *Traité contre le célibat des prêtres* que lui attribue Frédéric Gros ? Maddalena a-t-elle existé ? Où se trouvent les 4000 pages des minutes des interrogatoires des religieuses ? Je regrette que cette histoire passionnante ne comporte ni bibliographie, ni notes. C'est un sujet qu'on aimerait aussi voir traité par Corbin.

O. P.

Frédéric GROS, *Possédées* (Albin Michel)

L'affaire des possédées de Loudun, entre 1632 et 1634, ne m'intéressait guère à priori. Mais après l'exposition un peu touffue du contexte historique, le livre prend tout son sens : qu'est-ce qui anime l'activité humaine au-delà de sa survie ? Les luttes pour la répartition et l'exercice de sa part de pouvoir ! C'est l'affaire de tous, du geôlier qui martyrise son prisonnier jusqu'à Louis XIII qui veut consolider définitivement le pouvoir royal. Pour cela, le roi doit s'appuyer sur Richelieu, les nobles, l'Eglise et donc composer avec eux et ainsi de suite jusqu'au plus bas de la hiérarchie. Chacun pour justifier ses violences, ses intrigues, ses trahisons, se réclame de Dieu. Le Diable est laissé aux femmes qui, possédées par lui, ne peuvent proférer que hurlements et paroles indistinctes qui sont interprétés par les exorcistes en fonction des intérêts des clans de pouvoir. La foule, elle, se laisse entraîner au gré des rhétoriques car elle n'aime rien tant que "haïr ou adorer en chœur sachant que la haine dure plus longtemps que l'amour".

M. B.

Jean-Michel GUENASSIA, *La valse des arbres et du ciel* (Albin Michel)

Ce roman que j'ai lu avec plaisir s'appuie sur l'hypothèse selon laquelle Vincent Van Gogh ne s'est pas suicidé (suicide contesté par certains dès le début du 20^{ème} siècle) et sur les rumeurs d'une possible liaison avec Marguerite Gachet. Il est écrit à la première personne par celle-ci. Elle y raconte sa rencontre avec Van Gogh et leur amour, amplifié par l'amour de la peinture. Le récit est entrecoupé d'articles de presse de l'époque et d'extraits de la correspondance de Vincent avec son frère Théo ou d'autres peintres de ses amis. Il évoque bien l'ambiance de cette fin de 19^{ème} siècle après la guerre de 70, le peu de liberté des femmes, l'antisémitisme, et bien sûr l'incompréhension du public et des critiques face à l'évolution de la peinture depuis les impressionnistes. On y voit aussi l'importance de l'écriture quotidienne pour Van Gogh, qui écrit "comme il peint, avec frénésie".

E. F.

Jean-Michel GUENASSIA, *La valse des arbres et du ciel* (Albin Michel)

Je n'ai pas trouvé d'intérêt à ce roman à part la présentation de quelques œuvres de Van Gogh.

A.-M.

Elitza GUEORGUIEVA, *Les Cosmonautes ne font que passer (Verticales)*

C'est à travers le regard d'un enfant, l'auteur, que nous traversons les derniers jours du communisme bulgare, avant et après la chute du mur de Berlin. Ce 1er roman au ton malicieux est une chronique douce-amère où une jolie histoire rencontre la grande : cela nous rappelle qu'il n'y a pas si longtemps un monde nous séparait en Europe : on l'a vite oublié. Tel est aussi le mérite de ce livre.

C. G.

Elitza GUEORGUIEVA, *Les Cosmonautes ne font que passer (Verticales)*

Petit livre très drôle et très facile à lire. L'auteure, née à Sofia en Bulgarie en 1982, vit en France depuis 15 ans. Elle a donc vécu son enfance et une bonne partie de son adolescence dans un pays de l'ex-URSS et connu l'époque d'un régime communiste puis, après la chute du mur de Berlin en 1999, le début de la Transition (plus ou moins ...) "démocratique" du régime politique de son pays, après l'effondrement de l'URSS.

Le personnage principal est une petite fille qui entre à l'école primaire à 7 ans, donc en 1989. Elle fêtera ses 14 ans à la fin du livre. Ce livre est une savoureuse chronique de la vie quotidienne dans une famille ordinaire de condition modeste, dans un pays communiste, vue à la hauteur d'une enfant ce qui donne un aperçu très original et intéressant de cette vie. Compte tenu de son style d'écriture, je pense qu'Elitza Gueorguieva doit avoir beaucoup d'humour dans la vie. À travers les yeux de cette petite fille qui grandit, les personnages pittoresques de sa vie quotidienne défilent : sa mère qui fume "comme un pompier", son père "toujours au chômage" (après la Transition Démocratique), son grand-père "vrai communiste", son amie d'école Constanza haïe puis devenant "l'amie éternelle", Andreï le grand cousin voyou et mafieux, etc. Ce récit du monde communiste de l'Europe de la fin du XXème siècle, avec les bouleversements de l'Histoire, c'est un peu Zazie chez les "Soviets". Dans ses remerciements, Elitza Gueorguiev, à propos de son Master de Création littéraire à Paris VIII, remercie les étudiants et professeurs, "plus particulièrement Olivia Rosenthal et Maylis de Kerangal". Concernant cette dernière auteure entre autres du récent et si beau livre "Réparer les vivants", je pense qu'une "bonne fée" s'est penchée sur Elitza pour son premier livre.

P. L.

Stéphane HEAUME, *L'insolite évasion de Sébastien Winner (Serge Safran)*

La menace qui pèse sur la ville de SH n'est pas sans rappeler celle qui menace la ville de Philippe Forest engloutie par une crue symbolique. Mais qu'est-ce qu'une menace si on ne la nomme pas ? Et qu'est-ce qu'une ville si

on ne la situe pas ? Si en plus il y a confusion voulue sur l'identité d'un personnage, l'écrivain ne facilite pas l'approche de son roman. Réalisme et abstraction ne font pas bon ménage, le petit détail vrai qui ne s'appuie sur rien de solide reste en l'air comme une poussière qui s'envole.

L. D-R

Claudie HUNZINGER, *L'Incandescente* (Grasset)

A travers des lettres retrouvées par la narratrice, fille d'Emma, se reconstitue toute l'histoire de jeunes amies dans les années 20, mêlant passion amoureuse sur fond de milieux sociaux modestes, d'intelligences diverses et différentes, de fascination des unes pour les autres, de l'apprentissage de leur métier d'institutrice et de professeur. Comme toujours, Claudie Hunzinger possède un véritable langage personnel, où poésie et réalité se mêlent savamment, où le temps se disloque (retour dans le passé au fur et à mesure de la reconstruction des vies de ces jeunes femmes et temps différent de la narratrice). En toile de fond, toujours l'immense importance que cet auteur accorde à la littérature dans toute vie humaine, avec des références littéraires en filigrane ou citées, avec la montagne et la tuberculose, le sanatorium et le temps qui file, Thomas Mann au loin..., et la recherche d'une filiation pour cette fille qui découvre la vie de sa mère, en se demandant si cela a vraiment été. Quoi faire de cette "re-connaissance" ? J'ai beaucoup aimé.

B. C.

Claudie HUNZINGER, *L'Incandescente* (Grasset)

Comme la couleuvre verte et jaune qu'une des jeunes filles porte enroulée au poignet, ce roman est une fragmentation d'écriture, un miroitement, une sensibilité à facettes. De très beaux instantanés de petites filles et de fleurs, (lisez le portrait de Madeleine Boz, 2 ans, p.64, et celui d'Angèle, 12 ans, p.68!) On ne voit pas toujours où l'auteur veut aller et si elle ne se disperse pas en voulant insérer sa propre histoire dans l'évocation (plus que le récit) des amours d'Emma, de Marcelle mais aussi de Thérèse dans les années trente.

Que CH ne nous a-t-elle livré, si elle existe vraiment, la correspondance amoureuse de ces très jeunes institutrices (elles ont eu pour professeur la sœur de Marcel Aymé) qui découvrent avec une totale fraîcheur la liberté, la poésie, l'amour et avec la maladie, la solitude, la déception... ?

S. L.

Claudie HUNZINGER, *L'Incandescente* (Grasset)

Magnifique livre de Claudie Hunzinger servi par une écriture poétique et délicate. A travers la lecture des lettres échangées entre sa mère Emma et son amie Marcelle, CH fait revivre un monde qui nous paraît à des années-

lumière du nôtre. Sur fond d'histoires d'amour adolescent, nous replongeons dans un passé qui est celui de nos mères voire de nos grands-mères, un passé si près et déjà si loin. Les lettres qui sont les seuls moyens de communication vont écrire l'histoire de ces jeunes filles, « enfants terribles » d'une époque où tout est interdit, où la seule issue possible pour une femme reste le mariage et la maternité. La vie est dure pour ces jeunes filles modestes qui s'émancipent en même temps qu'elles ont accès au savoir et aux livres, institutrices nommées dans des villages isolés, grande solitude, conditions de vie souvent précaires qui les condamnent parfois à de longs et tragiques séjours dans des sanatoriums insalubres. L'espoir, l'incandescence passent par les amours interdites, la communion avec la nature et l'écriture de ces lettres dont la lecture fut « la première ivresse littéraire » de l'auteur.

C. B.

Claudie HUNZINGER, *L'Incandescente* (Grasset)

Pendant la première partie le récit reste évanescant, comme indécis, puis il prend plus d'épaisseur et retient le lecteur. Mais il reste comme une incertitude dans le projet. La narratrice n'arrive pas à trouver sa place, ne découvrant que dans les dernières pages les conséquences pour elle-même de ce qui s'est passé et qui serait le sujet d'un autre roman.

M. B.

Ivan JABLONKA, *Laëtitia* (Le Seuil)

Laëtitia Perrais la pauvre petite serveuse, enfant de la DAS, plus ou moins violée par son père d'accueil, tuée et démembrée par Meilhon qui en cacha les morceaux du corps en 2011. Lisez Laëtitia pour la description et l'analyse de ces petits Blancs oubliés qu'un crime fait ressurgir dans l'actualité comme un cadavre qu'on a voulu noyer et qui remonte à la surface, décomposé.

Efficace narration : l'enquête, les antécédents. Formidable analyse socio-géographique. Émouvants portraits des protagonistes, notamment celui de l'assassin, victime parallèle de Laëtitia. Passionnante enquête sur l'enquête, sur les policiers, magistrats et autres journalistes, la pauvre localière toujours dépassée par ses imminents confrères parisiens informés par en haut. Un premier bémol : pourquoi ces passages lyriques qui conviennent mal à un récit au scalpel et installent entre les personnages et le lecteur la présence revendiquée mais dérangeante d'un mâle, blanc, universitaire, écrivain, directeur de collection ? Il le reconnaît lui-même : « Je lance une enquête sur vous, sur les grands drames de votre vie, j'investis vos secrets, je rouvre vos blessures, j'interroge vos proches, je prétends expliquer la signification de votre existence. Or figurer dans un livre, s'y voir objectivé, disséqué, interprété, livré au public, c'est une forme de violence. » Il a raison,

je ressens ce livre comme une forme supplémentaire de violence. Après la scie du meurtrier, le scalpel du médecin, Laëtitia subit le crayon du Prof de Fac, celui qui a autorité (surtout sur ses étudiantes) et son empathie me dérange, je n'en ai pas besoin y compris lorsqu'il convoque sa femme pour évoquer Laëtitia "dans les bras de sa maman".

Un second bémol : je trouve la fin de la page 264 ("Les mots ont été dans la bouche de Sarkozy comme la scie à métaux entre les mains de Tony Meilhon : un instrument de découpe, un tranchoir") pour le moins excessive et ridicule, heureusement atténuée p. 335 ("Bien sûr je parle de la violence de chacun dans son domaine..."). Le malheureux Sarkozy a surtout été victime du manipulateur qui a trompé tout le monde, le père Patron qui lui a fait croire qu'il était en phase avec le sentiment populaire. Il s'est livré à Patron comme Hollande s'est livré dans d'autres circonstances à Léonarda. Car sur le fond, Meilhon était bien le dangereux récidiviste que le juge d'application des peines n'avait pas su détecter pour mille et une raisons. Un peu comme si dans une analyse de sang on regardait vos globules et qu'on ignorait vos transaminases.

Si le professeur de Sciences sociales m'a convaincue et j'ai envie de lire ses livres précédents, l'écrivain me laisse sceptique.

L. D-R

Serge JONCOUR, *Repose-toi sur moi* (Flammarion)

Livre sympathique d'un écrivain sympathique dont le plus grand mérite est, en travaillant sur la même sociologie -dettes, crise, divorce, cancer, solitude, alzheimer- qu'Olivier Adam, de nous montrer une humanité moins cafardeuse et de prendre un ton moins pleurnichard. En révisant l'histoire de « l'ami qui vous veut du bien » qui cherche à protéger la jeune femme dont il s'éprend, il joue avec ses personnages en tirant un peu sur la corde. Est-ce le géant recouvreur de dettes qui entraîne sa victime dans un cauchemar ou elle, la chef d'entreprise "menacée de délocalisation", qui manipule l'homme trop empressé qui après avoir éliminé brutalement les corbeaux qui l'effraient et réparé son chauffe-eau*, défonce la gueule du boxer du patron vénal ? Au bout de beaucoup de tours et détours, comme sur une patinoire avec des patins qui briseraient la glace, Serge Joncour décide que cela ne sera ni l'un ni l'autre.

Le meilleur : le détail du recouvrement de dettes chez les pauvres gens. Le moins bon : le mari banquier à l'accent américain qui n'apparaît qu'avec son téléphone à l'oreille (ou comment mettre en attente un personnage dont on n'a pas l'utilisation).

* C'est au chauffe-eau que se reconnaissent les héros positifs de notre temps.

O. P.

Gil JOUANARD, *Les roses blanches* (Phébus)

L'auteur, avec tendresse, humour et beaucoup de poésie nous amène, dans la France profonde du début du XXe siècle, à la rencontre d'un esprit indépendant, intelligent, vent debout contre toutes les injustices.

Dès 8 ans ½ Juliette est retirée de l'école et placée en tant que bonne à tout faire chez de riches fermiers et autres bourgeois.

Puis elle poursuit sa vie comme une tornade, ivre de liberté après des années d'esclavagisme. Les Etats-Unis, l'Allemagne, où elle apprend les langues en peu de temps, l'Alsace, sont autant d'attirances furtives que décevantes.

Elle emporte tout sur son passage, campée dans sa posture libertaire, refusant l'aide proposée par ses maris et ses enfants pour sortir de son inculture et de sa lutte des classes sociales érigée en dogme.

Elle est restée fidèle à sa condition de naissance s'interdisant l'accès à la culture de peur de tomber dans les travers de la bourgeoisie.

Récit rétro-futuriste où l'on voit que rien ne change dans les rapports humains et que l'on est toujours nostalgique du passé. Juliette aurait certainement voté pour le Brexit....

A lire sans modération.

P. V.

Gil JOUANARD, *Les roses blanches* (Phébus)

Sympathique, alerte, un peu répétitif et l'intérêt se dilue, puisque le fil directeur du roman se révèle comme le portrait d'une femme dont l'auteur souligne les aspects peu attirants : limitée, pas très bonne mère, peu attirante et dominatrice, jusqu'à qu'on comprenne qu'il s'agit de la mère de l'auteur.

Elle n'est pas vraiment prototypique, mais à travers elle on voit se dessiner une classe sociale, avec ses engagements politiques et son évolution sociale. C'est assez intéressant et le lecteur est pris dans l'histoire individuelle sur fond d'Histoire sociale. On n'évite pas les répétitions, et le roman ne paraît pas prendre véritablement sens, puisque le seul sens est le portrait peu complaisant de cette femme, montrée explicitement de façon désavantageuse. Le fil directeur reste un peu mince.

E. G.

Chris KRAUS, *I love Dick* (Flammarion)

Je dois d'abord préciser que je ne l'ai lu ce livre que partiellement : un certain nombre de lettres de la première partie puis quelques chapitres çà et là. Mon avis ne pourra donc peut-être pas être pris en compte. Je veux seulement dire que si je n'en ai lu que des extraits, c'est d'abord parce que

cette lecture m'a profondément ennuyée. Je ne suis pas du tout rentrée dans le jeu des auteurs des lettres. Le mari écrit p.34 "je crois que ces lettres intéresseront le lecteur en tant que document culturel !! (pas moi !!). Il est évident qu'elles manifestent l'aliénation de l'intellectuel post-moderne sous sa forme la plus malsaine. Je ressens une profonde pitié pour cette excroissance parasitaire qui se nourrit d'elle-même".

Cet intellectualisme retrouvé tout au long du livre me paraît pesant voire artificiel, teinté de nombrilisme, peut-être réservé à une élite, d'autant plus qu'il faut connaître les nombreux auteurs, acteurs, groupes artistiques américains des années 80, le livre y faisant de nombreuses références. Il faut aussi être à l'aise avec le concept de schizophrénie et accepter que le sexe, en tant que "baise" et le désir soient les seuls modes du discours amoureux, ce qui est plutôt réducteur.

Personnellement, je ne pense pas que ce livre puisse avoir un grand succès de librairie (ou alors par snobisme intellectuel ?) et je m'étonnerais qu'il soit mis au nombre de la sélection des prix littéraires.

Non signé

Jean-Yves LACROIX, *Pechblende* (Albin Michel)

Fresque de la société française pendant la seconde guerre mondiale. Sur fond d'histoire d'amour entre Lucien, apprenti-libraire, et Laura italienne immigrée sans papiers, l'auteur nous décrit les intellectuels français face à l'occupation. Notamment l'attitude de Frédéric Joliot (prix Nobel de chimie en 1935) et du Collège de France qui font des recherches sur la scission de l'atome à partir du minerai d'uranium, la pechblende. Quelle attitude adopter ? Collaboration, attentisme ou résistance, pour un ambitieux qui prépare l'après-guerre avec une France pionnière dans l'énergie nucléaire ?

J'ai beaucoup aimé la fluidité du texte, sa poésie, la façon de nous faire traverser cette période ambiguë avec sérénité.

P. V.

Luc LANG, *Au commencement du septième jour* (Stock)

Ce gros roman de plus de cinq cents pages aborde des problèmes actuels :

- le milieu professionnel du numérique où l'argent est roi et d'où est absent tout sentiment de compassion ;
- les problèmes de l'inceste et de la pédérastie avec leurs conséquences et leurs secrets ;
- la vie dans un pays africain en butte aux attaques et à la merci de la corruption mais où se révèle aussi une immense solidarité.

Il est divisé en trois livres présentant chacun un monde différent avec un personnage central, une fratrie. Chaque milieu géographique est décrit avec

une profusion de détails parfois lassante et irritante.
J'ai cependant trouvé ce roman intéressant.

C. V.

Simon LIBERATI, *California girls* (Grasset)

Construit comme *De Sang froid*, le dernier roman de Liberati raconte l'irrésistible attraction entre les bourreaux et la victime et l'implacable cheminement des uns vers l'autre. Mais dans l'histoire assez poussive que Liberati trace du meurtre de Sharon Tate par la clique de Manson, la ressemblance avec le chef d'œuvre de Capote s'arrête là. Liberati n'arrive pas à nous faire saisir ce qui lie la proie aux prédateurs et s'attarde avec complaisance dans l'évocation d'une époque et d'une génération qui a mis en œuvre l'assassinat par de pauvres hippies drogués. Sharon Tate est morte dans « un bruit de tuyau crevé », par hasard et pour rien.

L. D-R

Marcus MALTE, *Le garçon* (Zulma)

Ce roman de 535 pages est parfaitement résumé dans le revers de la couverture.

Lors d'une première lecture, j'ai aimé les belles descriptions de la nature, la poésie, la philosophie émanant de certains personnages, la tendresse sous-jacente de l'auteur pour les "humains"... pendant la première moitié du livre, disons jusqu'aux pages 250. Ensuite j'en ai sautées pas mal ! Pourquoi ? Les 50 pages suivantes racontent l'initiation du garçon (c'est-à-dire Félix) au sexe, l'amour d'Emma pour lui, leur passion mutuelle. Cela devient presque ennuyeux à force de détails sur leur recherche de lectures excitantes, de nouvelles positions. Suivent 180 pages consacrées à la guerre de 14-18, ses horreurs, ses massacres avec une profusion de récits, de détails. Par exemple une sorte de mémorial : des noms, des dates de naissance, de mort, toutes à Souain... pendant 12 pages ! En revanche, en 1918 Félix a encore 20 années à vivre qui sont expédiées en 30 pages qui font de lui une sorte de surhomme survivant dans une nature effrayante et hostile (La Guyane). A une seconde rapide lecture, je m'efforce de parcourir toutes ces pages sautées.

L'auteur accorde de l'importance au déroulement du temps. Les chapitres sont des dates. Habilement il restitue cette "petite" histoire dans la "grande" en énumérant les événements du moment : pages 53, 168, 249 etc. Le héros Félix restera muet, n'apprendra pas à lire et ne communiquera avec ses semblables que par la vue et le toucher. Aucun des personnages n'est manichéen: tous ont leur part de lumière et d'obscurité.

Le thème de ce roman est intéressant. Il est bien écrit. Il m'a à la fois accrochée et rebutée.

Ch. B.

Laurent MAUVIGNIER, *Continuer* (Éditions de Minuit)

Le thème : une mère divorcée veut retrouver son fils adolescent et le sauver de son mal-être, en quittant la France pour le Kirghizistan.

Voyage initiatique à cheval s'il en est, avec péripéties dangereuses et ethniques. Voyage réussi, puisque le garçon restera auprès de sa mère, refusant le retour avec son père venu le chercher.

Pas de doute que Mauvignier soit un écrivain mais bien que son style précis, rapide, suive parfaitement les contours de l'âme et des paysages, il ne reste pas grand chose de cette histoire, somme toute assez convenue, qui use d'une structure en deux temps : explications des problèmes de l'adolescent à l'origine de la volonté de départ de la mère, et récit du voyage salvateur.

Pas de prix pour moi !

B. C.

Laurent MAUVIGNIER, *Continuer* (Éditions de Minuit)

Une lecture facile et agréable qui tout en traitant des thèmes très actuels de la famille et de la monoparentalité procure un dépaysement géographique au lecteur. Des valeurs positives sont développées, mais tout cela manque à mon avis de profondeur et de nuance. Une certaine facilité consensuelle dans le traitement des thèmes et l'expression des idées (parfois toutes faites). Tout est dit et le lecteur est conduit pas à pas dans un roman un peu trop démonstratif et didactique.

Ch. B.

Catherine MAVRIKAKIS, *Oscar De Profundis* (Sabine Wespieser)

Montréal, milieu du 21^e siècle. La peste noire ravage les gueux qui survivent encore dans les villes, quelques jours doivent suffire pour que selon la volonté du Gouvernement mondial, ils soient décimés. Dans cette atmosphère de fin du monde nous suivons en parallèle 2 personnages appartenant à deux mondes opposés qui vont se côtoyer trop brièvement à mon goût. Si l'histoire n'est pas originale pour un amateur de science-fiction et de cinéma friand de ce type de fable apocalyptique, en revanche le récit est truffé de références littéraires qui en font tout son charme. Pas étonnant que son auteur soit professeur de littérature à Montréal.

C. G.

Catherine MAVRIKAKIS, *Oscar De Profundis* (Sabine Wespieser)

Cette description d'un monde totalement divisé en riches jouisseurs et gueux misérables avec soumission à un gouvernement mondial, dans une période assez proche de la nôtre mais où les désordres cosmologiques semblent annoncer la fin du monde, se lit facilement mais sans agrément. Il n'y a plus de passé, pas d'avenir, aucune transcendance. Seuls un vieux

libraire et la star Oscar de Profundis ont gardé un lien avec le passé, livres et collections d'art ... et dépouilles funéraires chez Oscar. Dans ce contexte totalement déshumanisé, on découvre un petit espoir d'humanité qui retombe vite à la fin du livre.

On peut à partir de ce livre réfléchir à des données politiques, écologiques, philosophiques (sur le sens de la vie), mais je le trouve trop lourd, les descriptions des misérables sont trop répétitives, il faut attendre les 100 dernières pages pour que l'intérêt soit stimulé.

Bref, je ne trouve pas ce livre indiqué pour une sélection littéraire, bien que l'idée de départ en soit intéressante.

F. M.

Céline MINARD, *Le Grand Jeu* (Rivages)

Ce livre original écrit à la première personne est l'histoire d'une jeune femme, alpiniste férue d'escalade, qui s'installe en haute montagne dans un minuscule abri de haute technologie à demi suspendu au-dessus du vide. Un peu en contrebas elle aménage un jardin pour cultiver ce dont elle aura besoin pour se nourrir.

Est-elle prête pour son expérience de survie en solitaire, son "entraînement" ? Comment vivre seule dans des conditions extrêmes ? Tout va bien jusqu'à sa rencontre avec une étrange nonne chinoise qui vit dans la montagne et la pousse à de nouvelles interrogations et à un défi final avec elle-même. Le jeu qu'elle cherchait ?

Le style est parfois très technique (la montagne, ses travaux, ...), parfois poétique (la nature, les animaux, ...) souvent sous forme d'interrogations philosophiques dont les thèmes principaux sont la détresse, la menace opposée à la promesse dans les rapports humains, l'attention, le secours à soi-même ou aux autres, le jeu de la vie avec ses risques.

J'ai beaucoup aimé ce livre pour ses divers aspects et même pour le délire onirique de la fin, qui m'a pourtant laissée un peu perplexe ! Il diffère vraiment des quatre autres livres que j'ai lus. Mais je comprendrais très bien qu'on ne l'aime pas ...

E. F.

Céline MINARD, *Le Grand Jeu* (Rivages)

La narratrice (alpiniste aguerrie, sans doute), courageuse, le corps alerte mais l'esprit fourbu de questions sur soi et les autres, part vivre à la recherche de solitude, d'autonomie physique et morale, dans un habitacle perfectionné, accroché au flanc d'une haute montagne..., quand une rencontre inattendue amorce un processus de *réponses* aux questions... On suit cette réflexion aventureuse, cadrant avec de longues et spectaculaires escalades, d'étrange scènes..., une sorte de parabole où s'allient

intrépidité, prouesses physiques et mentales, nature grandiose et sauvage, réflexions et enseignements..., dans un style vigoureux, clair, net, au vocabulaire précis, technique, mais qui sait communiquer profondeur et légèreté des êtres, beauté et poésie. Un livre *jeune*, plaisant à lire.

M.-E. L.

Véronique OVALDE, *Soyez imprudents les enfants* (Flammarion)

Un ton enlevé, une verbosité que rien n'arrête, un imaginaire auquel on lâche la bride dans le temps comme dans l'espace. Partie sur une histoire de famille, les Bartolome, dont l'épicentre se situe au pays basque dans les années franquistes, VO remonte jusqu'au XV^e siècle en Espagne, démêle les successions compliquées, accompagne les rejets, beaucoup de jumeaux (en Afrique avec Savorgnan de Brazza par exemple) ou au Brésil (dans un phalanstère) dans des centaines d'anecdotes très divertissantes. À cela il faut ajouter les propres impressions de la narratrice qui vit sous l'identité d'Anastasia mais qui s'imagine, pour faciliter l'approche d'un réel qui la fuit, tourner des séquences de film tout en poursuivant sa propre enquête à Paris avec l'aide du professeur d'histoire de l'art qui ajoute toute une liste de disparus à cette histoire compliquée qui rebondit de mariage en adultère, d'événements historiques en éléments de conte. Des chapitres courts avec titres évitent de se perdre dans ce réalisme magique qui flirte pas mal avec la littérature sud-américaine ou du moins voudrait y faire penser.

O. P.

Véronique OVALDE, *Soyez imprudents les enfants* (Flammarion)

J'ai beaucoup aimé ce roman. Au cours de la lecture j'ai pensé à une étoile de mer dont Atanasia serait le cœur, puis à une méduse dont les tentacules seraient les différents Bartolome qui semblent tous indépendants. Puis tous ces tentacules se rejoignent pour nous révéler le mystère Bartolome. J'ai lu trois romans de Véronique Ovaldé et je ne suis pas déçue par ce quatrième, très bien écrit comme les précédents.

A-M.

Véronique OVALDE, *Soyez imprudents les enfants* (Flammarion)

J'ai beaucoup aimé ce beau roman, animé par le souffle de la liberté, enrichi d'une composante historique avec le personnage de Feliziano Bartolome (XVII^e siècle) et qui prend les allures d'une enquête ou plutôt d'une quête des origines. Beaucoup de profondeur et de finesse.

Le thème central est celui de l'emprise avec un personnage de créateur, destructeur malgré lui de ceux qui l'aiment (j'ai pensé à Pablo Picasso ...). Les thèmes connexes sont ceux de l'amour maternel, de l'exigence et du

désir de vérité qui caractérisent les êtres libres, mais aussi de la soif de domination et de la servitude volontaire.

Ch. B.

Véronique OVALDÉ, *Soyez imprudents les enfants* (Flammarion)

J'ai aimé cette saga familiale dont le cœur se situe en pays basque espagnol à l'époque de Franco. L'héroïne obsédée par la disparition mystérieuse d'un peintre de sa famille, nous raconte (tantôt à la première personne, tantôt à la troisième pour mettre une distance avec la petite fille qu'elle a été) son parcours et ses rencontres au cours de ses recherches.

V. Ovaldé est une belle conteuse qui nous entraîne à travers plusieurs générations en Espagne et à Paris en passant par l'Afrique de Savorgnan de Brazza, le Brésil ou une petite île des Caraïbes. Dans ce roman foisonnant et imaginaire, elle nous parle des racines familiales, du passage de l'enfance à l'âge adulte, des utopies qui finissent par se heurter à la réalité, de la solitude... Quelques longueurs peut-être.

E. F.

Véronique OVALDÉ, *Soyez imprudents les enfants* (Flammarion)

La narratrice, tout à la fois fantasque et déterminée, tire les fils qui la relient à sa famille : les vivants, les morts, les disparus. Nous voilà pris dans la toile de son récit, à peine surpris d'être entraînés jusqu'au XVII^e siècle sur la trace de ses ancêtres ou plutôt d'elle-même, ce qui apportera quelques surprises. On pense aux romans d'Amérique du Sud. Le ton est vif et imagé. Un conte baroque égayé de remarques familières et terre à terre que j'ai pris plaisir à lire.

M. B.

Alexandre POSTEL, *Les deux pigeons* (Gallimard)

Alexandre Postel réactualise *La vie mode d'emploi* et *Les Choses* de Perec dans le monde contemporain à travers un jeune couple qui se met en ménage pour de longues années qui correspondent à l'emploi précaire de l'un et au métier alimentaire de l'autre. Il épuise son clic-clac avant d'accéder, forme de majorité, au lit. Ne convoie pas mais envie (ou pas) le mariage d'amis plus installés ou plus téméraires (magnifique scène du paon), rend visite à des amis, jeunes parents qui s'épanouissent (ou pas) dans un 80 mètres carrés... en province. À défaut d'enfant, envisage l'adoption d'un chat (dont ils n'auront pas l'agrément). Pour transcender un destin bien médiocre, rêve d'écrire comme Modiano ou comme Houellebecq (ce ne leur paraît pas hors de portée). Survie du couple infantilisé par la société dont Postel nous fait comprendre avec beaucoup de vérité et d'humour comment fonctionne un piège qui casse les rêves de

la middle classe. Dans la dernière scène, le couple usé, humilié et prêt à rompre se retrouve à travers les textos qui sont devenus leur véritable langage. J'ai beaucoup aimé.

O. P.

Alexandre POSTEL, *Les deux pigeons* (Gallimard)

Alexandre Postel réussit une analyse très fine de la vie d'un jeune couple pris dans les filets d'une société qui dicte et impose ses codes, société qu'ils vont fuir après être tombés dans tous les pièges de sa conformité.

Les personnages sont attachants et très significatifs de cette jeunesse longtemps épargnée qui a du mal à grandir et à trouver sa place dans une société sans pitié. Un livre qui traite avec légèreté un sujet qui nous concerne tous.

C. B.

Antoine RAULT, *La danse des vivants* (Albin Michel)

Été 1918, fin de la première guerre mondiale, un jeune officier français se retrouve amnésique, a tout oublié, son nom, son passé mais parle français aussi bien qu'allemand. Qu'espérer de mieux pour les services secrets français que de l'infiltrer dans l'armée allemande...

Une grande fresque historique et romanesque qui nous entraîne du traité de Versailles à la république de Weimar en passant par la guerre civile de Russie. Une lecture agréable avec certes des longueurs... J'ai retenu une phrase qui m'a marquée : "La barbarie des uns nourrit et libère la barbarie des autres"

N. K.

Yasmina REZA, *Babylone* (Flammarion)

Un texte sujet-verbe-complément qui regorge de "il y a", de "c'est", de "ça" et de "il" et de "on" avec un curieux emploi de verre "de" champagne au lieu de verre "à" champagne (le champagne ne serait-il pas du vin ?), "des lambeaux de poireaux vacillants"¹⁵ Mais j'ai trouvé justes ces sexagénaires pris entre la mort de la génération précédente et le constat de leur propre dégradation. D'où la tentative désespérée, surtout pour les femmes, de rester jeunes comme elles se le rappellent mal tant cette jeunesse disparue se confond désormais avec l'enfance lointaine, ses traumatismes, ses chagrins, ses bêtises.

En aidant Lino à cacher le corps de Lydie dans sa grosse valise rouge, Elisabeth « dans un délire de bienfaisance » (204) n'ajoute qu'une bêtise à celle de son voisin Lino, le brave type, qui tue sa femme après une soirée mal arrosée, des réjouissances affectées entre sexagénaires en sursis. Ils arrangent le coup avec une maladresse angoissante. Elisabeth comprend Lino, Lino aime bien Elisabeth. Ils se trouvent en décalage dans un monde qui se soucie plus de ses animaux que de ses vieillards et où les enfants rois

qui ne se laissent plus adorer humiliant les adultes qui leur font allégeance. Finalement c'est le fait divers qui fixera leur histoire dans le virage du temps et la police qui en rédigera le scénario, celui-là ou un autre. Tout est fiction. Cela dépend de celui qui l'écrit. Yasmina Reza écrit avec une légèreté qui n'est pas dénuée de profondeur un roman très contemporain sur une génération qui fonce droit vers "le mur des oubliés".

O. P.

Yasmina REZA, *Babylone* (Flammarion)

Un roman qui se lit comme un polar.

Une fête organisée qui tourne mal, et une vie terne passée trop vite qui, enfin bousculée, se remet en route. Yasmina Reza sait créer le suspense qui lui permet d'aller plus loin et d'aborder les questions essentielles: le sens de la vie "ce grand foutoir", l'amour, la vieillesse, l'ennui, la solitude, la nostalgie face au temps qui passe et ne laisse rien. "Babylone" ou l'exil d'un ailleurs que la vie n'a pas su retenir. Bien plus qu'un polar.

C. B.

Marie SIZUN, *La gouvernante suédoise* (Arléa)

Voilà un roman que l'on commence et que l'on ne lâche plus. L'atmosphère tantôt lumineuse, tantôt lourde et sombre, est traduite dans un style simple, précis, rythmé, qui réussit à nous plonger dans la vie mouvementée de cette famille franco-suédoise.

L'analyse psychologique des personnages, adultes ou enfants, est fine et sensible. On partage leurs sentiments, on vit leurs émotions, mais le poids des secrets, des non-dits, les entraîne inexorablement dans leur chute vers le déclin final.

M.

Marie SIZUN, *La gouvernante suédoise* (Arléa)

Beau portrait de femme, fortement inscrit dans la ligne des dramaturges nordiques. Strindberg bien sûr, mais on peut penser aussi aux héroïnes d'Ibsen. Le roman parvient à donner vie à une représentation "photographique", par séquences immobiles, où le souvenir se reconstruit dans une sorte d'extension circulaire. La place de la femme dans le couple selon les codes sociaux est montrée par touches successives ; les non-dits, les omissions volontaires du récit, qui conduisent le lecteur à investir le texte, et à y projeter des possibles, rendent le texte attachant. La distanciation entre auteur, narrateur et narration est bien menée, jusqu'à la fin qui brise net le fil romanesque laissant une impression d'inachevé. Roman prometteur, mais peut être pas complètement abouti.

E.G.

Marie SIZUN, *La gouvernante suédoise* (Arléa)

Sur la quête des origines et les secrets de famille, M. S. innove en ce qu'elle ne les retrouve ni ne les révèle.

Dans une famille franco-suédoise de la fin du XIXe siècle, la gouvernante suédoise a eu un enfant avec le père de famille. Qui est cette jeune femme qui prend peu à peu le pouvoir sur le père et la famille pendant que la jeune mère le perd ? On ne nous en dit rien. Qui est cette héritière suédoise qui se jette au cou de son professeur de français de vingt ans son aîné ? Rien non plus. Le mystère reste toujours entier sur le père de famille, fils naturel d'un hobereau de Mayenne qui s'illustre en Suède par des conférences sur *Les fleurs du mal* et sur *Madame Bovary* (étrange que la bonne société emmène à l'époque ses jeunes filles à de telles conférences...). Il semble que Flaubert ait fait son effet à Göteborg sur la jeune fille qui ne rêve que de Rodolphe, et plus tard à Paris sur la gouvernante: "Te souviens-tu de la promenade en fiacre d'Emma Bovary et Léon au sortir de la cathédrale ?" 183

Un joli passage quand on entre dans un tableau de Caillebotte à propos d'une ballade à Paris. Mais en Suède, un théâtre, de la neige, un sapin décoré, un grand dîner, « des servantes aux frais tabliers » ne font pas un Bergman.

O. P.

Leïla SLIMANI, *Chanson douce* (Gallimard)

En reprenant le thème de la baby-sitter meurtrière, Leïla Slimani tape juste dans les angoisses des jeunes femmes de la génération et du milieu décrits par Postel (et aussi par Cusset et Gougaud), tiraillées entre leurs carrières et leurs familles, le désir de se réaliser et l'ennui de rester à la longue. Les enfants pourtant si désirés ne sont pas une fin en soi. Culpabilité que va soulager la meilleure des baby-sitters, une perle, celle dont on se plaît à penser qu'elle ne travaille que pour l'amour des enfants qu'elle garde. Cajolée, flattée, traitée en amie, la baby-sitter tombe fatalement de son piédestal, elle est mise au rebus avec les objets et les gens dont la société de consommation se défait, parce que s'y étant habituée elle ne les voit plus. En plus d'un étonnant conflit qui l'oppose à la petite fille de ses patrons, cette raison est suffisante pour expliquer le massacre perpétré par ce cœur simple. Leïla Slimani ajoute des raisons sociales et incline son roman vers le fait divers. La première page est un modèle du genre.

S. L.

Leïla SLIMANI, *Chanson douce* (Gallimard)

"Ma nounou est une fée", voilà ce qui dit Myriam, une mère de deux enfants qui décide de retravailler dans un cabinet d'avocats malgré les réticences de son mari. Avec un style sec, des phrases courtes, l'auteure nous entraîne

dans une histoire terrible où Louise la nounou va prendre la place centrale dans le foyer pour commettre l'horreur. Un roman plein de suspense qui j'espère retiendra l'attention de lecteurs plus confirmés moi. J'ai vraiment aimé.

N. K.

Leïla SLIMANI *Chanson Douce* (Gallimard)

Récit plutôt que roman.

La première partie s'annonce comme un thriller psychologique où l'ambiguïté du personnage de la nounou se met peu à peu en place. La deuxième partie devient un fait divers qui situe ce même personnage dans un contexte social qui tente de justifier le drame du livre.

Le plus intéressant me paraît être l'analyse de cette nouvelle génération de parents qui placent les enfants au dessus de tout et, ne voulant (ou ne pouvant) en aucun cas renoncer à leur carrière professionnelle, les abandonnent à la toute puissance de nounous de circonstance.

Ce propos fera de ce livre un livre d'actualité, tant il est révélateur des contradictions et des angoisses des familles d'aujourd'hui.

C. B.

Romain SLOCOMBE, *L'Affaire Léon Sadorski* (Robert Laffont)

Avril 1942. Romain Slocombe revient sur cette période sombre que fut l'occupation, période trouble de la 2^{ème} guerre mondiale où la collaboration était conforme aux ordres de l'Etat, laissant ainsi libre cours à tous les excès et toutes les bassesses. Le livre est documenté, précis, détaillé ; les noms de certains politiciens, industriels ou intellectuels collaborateurs sont cités.

Au centre du récit, Léon Sadorski, inspecteur principal adjoint à la 3^{ème} section des Renseignements Généraux, exécute les ordres avec zèle et perversité, ce qui ne lui garantit pas le soupçon voire l'accusation et la menace, tant les temps sont troubles et les acteurs imprévisibles. Nous suivons son histoire et celle de tous ceux qui gravitent autour de lui, ceux qui trahissent, ceux qui subissent, ceux qui exécutent. Le moment n'est pas propice aux états d'âme, l'atmosphère est pesante et Slocombe ne nous épargne rien.

Beaucoup de livres ont traité du sujet, le comportement des hommes à un moment donné dans un contexte extrême. Le constat est toujours identique. Le pire est-il derrière ou à venir ?

L'Affaire Léon Sadorski, document historique sous forme de polar ou mise en garde et question ouverte ?

C. B.

Romain SLOCOMBE, *L’Affaire Léon Sadorski* (Robert Laffont)

Ce roman qui plonge dans les secrets de la police française à Paris sous l’occupation aurait pu prendre pour titre celui de la collection dans lequel il a été publié : La Bête noire ! C’est une descente dans les arcanes rivales des différentes sections spécialisées compliquées de leurs rapports avec de non moins compliqués services allemands auxquels il faut ajouter les pouvoirs parallèles occultes ou illégaux de truands de divers bords. Slocombe semble avoir eu accès à des archives qui en dévoilent encore plus sur l’état d’esprit et les agissements entrecroisés des collabos dont il nous donne à plusieurs reprises la longue et intéressante liste.

Le nœud de l’action porte sur l’enquête que mène le policier Sadorski sur la nature, l’existence et les agissements de deux très jeunes Alsaciennes compromises avec des Allemands. Il n’en finit pas de démêler cette histoire complexe en tirant le fil d’une énorme pelote qui le conduit dans tous les lieux de Paris pour une enquête transversale qui se tient très bien.

Je sais bien que Slocombe ne cautionne pas les propos de ses ordures de personnages, mais le fait de raconter la plupart du temps l’histoire de leurs points de vue, avec leurs mots et leurs fantasmes de sexe et de violence nous fait entrer dans un monde plus que trouble dont on pourrait se demander s’il n’y a pas de complaisance à lire ce livre et s’il n’y en a pas eu à l’écrire. Je pense entre autre à la torture du prisonnier de Berlin, au meurtre de Marguerite, au massacre de Yolande, plus toutes ces scènes que les personnages entrevoient mais que Slocombe décrit. Comme si cela ne suffisait pas, le héros a des cauchemars et nous avons droit à une scène de mise à mort, il fantasme et c’est une tuerie comme s’il y était, des réminiscences et voilà les horreurs de la guerre... Enfin, je trouve que l’on voit trop défiler les fiches : fiche sur la prison, la morgue, le bordel, la vie mondaine, la mode, plus un lot d’histoires dites comiques certifiées d’époque dont les personnages se gratifient comme des ponctuations dans l’horreur.

Je dirais : à lire mais à ne pas mettre dans toutes les mains ni sous tous les yeux.

L. D-R

Laurence TARDIEU, *A la fin le silence* (Le Seuil)

Entre les deux attentats de Paris, le personnage principal erre d’une douleur à l’autre, et croise le malaise né de cette expérience collective avec la peine individuelle, née de la vente de la maison familiale à Nice, cruel écho de l’irréparable mort de sa mère, en contrepoint avec sa grossesse et la naissance de son fils. L’auteur ne sort pas de la description de ses sentiments personnels, de l’évocation de son vécu, parfois avec exagération. On peut même se sentir irrité par la dramatisation du ressenti par exemple des dispositifs de sécurité, alors que le récit lui-même en révèle ensuite la

juste mesure. Certes, elle veut montrer comment l'irruption d'une réalité terrible bouleverse sa conscience de parisienne sans problèmes, et la transforme, mais il y a une forme d'égoïsme, qui réduit le propos. Les descriptions et évocations de la vie pendant des périodes troublées deviennent alors pesantes parce qu'elles ne débouchent sur rien d'autre que la peur croissante de la narratrice. Ce qui en fait un sujet bien mince.

E. G.

Laurence TARDIEU, *A la fin le silence* (Le Seuil)

Comme Nina Bouraoui, Laurence Tardieu utilise les deux attentats de Paris pour éclairer la peine individuelle par la catastrophe collective. On reprend la vie de Laurence Tardieu là où on l'avait laissée dans le précédent roman, la grossesse, la naissance du fils. On est dans une impasse. L'auteur ne sort pas d'elle-même, de l'analyse de ses sentiments qu'elle dramatise en voulant certainement montrer comment l'irruption de la terrible réalité bouleverse même une vie sans problèmes. A force de trop tirer sur la corde, la petite musique tardieusienne semble enrayée.

S. L.

Karine TUIL, *L'insouciance* (Gallimard)

Karine Tuil (fille d'immigrés juifs) livre son 10^e roman, après "L'invention de nos vies" succès international. Magistral récit de la fin de l'innocence qui soulève à nouveau la question identitaire de notre société, guerre des identités, lutte des classes, amours fatales, ce roman coup de poing a des allures de tragédie grecque, ses personnages en complète adéquation avec notre époque chaotique possèdent une densité psychologique, ils sont complexes, changeants, incohérents, à la fois attachants et agaçants. Une part d'eux-mêmes est définitivement perdue, une forme de légèreté, ce qui restait de l'enfance, l'insouciance.

Que peut la littérature face à ce qui nous arrive ? Quelle place prétend-elle prendre dans ce chaos où l'intimité se mêle à la politique ? La littérature sert aussi à ça, comprendre la mécanique corruptrice de l'existence, sa sélectivité abusive, à travers l'expérience des autres, quand on est soi-même temporairement ou définitivement incapable d'en appréhender la complexité.

Avec ce roman profondément documenté (voir tous les remerciements à la fin du livre), Karine Tuil prend définitivement une des places les plus percutantes dans la littérature contemporaine, probablement - après "L'invention de nos vies" - le livre de la rentrée 2016.

P. L.

Karine TUIL, *L'insouciance* (Gallimard)

Pendant 520 pages l'actualité qui a fait la une de nos quotidiens.

Tout y passe : la guerre, le terrorisme, les patrons du CAC 40, les hommes politiques, ceux qui sont issus du sérail et ceux qui viennent de la diversité, la police et la banlieue, les femmes qui veulent leur place, les juifs, les noirs, etc. Tous les personnages ont leur heure de gloire, leurs petites misères et leurs grands malheurs mais ils ont moins de chair que leurs modèles et leurs histoires ne sont pas aussi affriolantes que les vraies.

Quand lire fatigue.

M. B.

Karine TUIL, *L'insouciance* (Gallimard)

La violence du monde sous toutes ses formes, capitalisme, racisme, guerres, inégalités, injustice... Que restera-t-il de ces histoires qui encombrant déjà notre quotidien sur médiatisé ? Passer par l'épreuve pour retrouver l'insouciance ... Alors il faut s'y préparer avant de commencer la lecture de ce livre de plus de 500 pages.

C. B.

Karine TUIL, *L'insouciance* (Gallimard)

Tout ce que vous avez vu sur BFMTV (l'Afghanistan, l'Irak, les banlieues) et lu dans Paris Match (la vie privée des puissants de ce monde) dans un torrent verbal qui rebondit de cliché en cliché au fil d'une réflexion qui épuise toutes les ressources du politiquement correct. Une écriture rapide, à la limite bâclée, compresse le monde tel qu'il est en... 526 pages ! K.T. non seulement ne nous apprend rien mais ne tente même pas de nous présenter ce que nous avons sous les yeux sous un angle différent, pire elle ne "l'écrit" pas. En revanche elle sait fabriquer un page turner avec tout ce qu'il faut pour en faire un best seller.

L. D-R

Emmanuel VENET, *Marcher droit, tourner en rond* (Verdier)

Après le Slocombe et le Jablonka, quel plaisir d'ouvrir le Venet. Pourtant il s'agit de l'univers d'un Asperger qui parle cash (marcher droit) et va jusqu'au bout de ses obsessions (tourner en rond) : le scrabble, les accidents d'avion et la passion pour une actrice dont nom et prénom répondent à la même consonne. Le temps de la cérémonie des funérailles d'une grand-mère exagérément célébrée, il revisite les rapports de chacun des membres d'une famille et les recadre dans leur vérité. Délicieux, juste et fin. J'ai ri et souri jusqu'à la dernière page d'un texte qui ne faiblit jamais.

L. D-R